

MISCELANEA

IGNACE DE LOYOLA

Robert Ricard, illustre profesor de la Sorbona, nos envia unas cuartillas acerca de San Ignacio de Loyola, que dada la personalidad de su autor, nos honramos en publicar. Indudablemente reflejan la impresión producida en el profesor hispanista, especialista en nuestros místicos del siglo XVI, por recientes lecturas relativas a nuestro insigne paisano.

Ignace de Loyola n'est pas un saint populaire. Sa mémoire a cruellement souffert des longues calomnies répandues contre l'Ordre des Jésuites qu'il a fondé. De toute manière, il reste aux yeux d'un grand nombre une figure mystérieuse et secrète, et il appartient dans l'esprit de beaucoup à la galerie des inconnus de l'histoire. Certes, il y a du mystère et des secrets dans sa vie. Mais ce ne sont pas ceux qu'on s' imagine quelquefois. Ce ne sont pas les mystères d'une hypocrisie qui dissimule avec un soin jaloux des desseins ténébreux. Ignace de Loyola n'est pas un politique, c'est un homme de Dieu, et les secrets de sa vie, le mystère qui entoure certains épisodes de son existence, ce sont ceux qu'on trouve toujours chez les hommes pour qui Dieu est une réalité intime, vivante et proche. C'est pourquoi le premier secret d'Ignace de Loyola est celui de sa conversion, dont nous n'ignorons pas les grandes ligées, mais dont bien des aspects nous échappent encore. Les faits sont connus. Il était né en 1491 au château de Loyola dans l'actuelle province espagnole de Guipúzcoa, entre Saint-Sébastien et Bilbao. Il portait alors le nom basque d'Iñigo — qu'il remplacera par celui d'Ignace — et il était issu d'une famille noble très fière de ses origines, dont les membres portaient traditionnellement les armes, et où les moeurs n'étaient pas toujours exemplaires. En 1521, après un séjour à Arévalo à la petite cour du Trésorier général de Castille, Iñigo se trouve au service du vice-roi de Navarre et il participe à la défense de Pampelune contre les troupes du roi de France François Ier. C'est alors que se produit l'événement qui va bouleverser la vie de ce mondain honnête et courageux, mais trop soucieux de faire carrière et de plaire aux dames. Iñigo est gra-

vement blessé à la jambe. On le transporte à Loyola où il est immobilisé durant de longues semaines. Il demande des livres pour occuper ses loisirs forcés. On ne peut lui donner qu'une vie du Christ et un recueil fameux de vies des saints, *La légende dorée*. Il les lit, il les médite. Il n'avait pas l'âme basse. Une noble émulation s'empare de lui. Pourquoi ne pas devenir un saint, lui aussi, en se mettant au service du Christ?

Le voilà donc qui renonce au monde et qui fait le voeu de chasteté. Puis il s'habille en pauvre pèlerin et il part tout seul vers la grande abbaye bénédictine de Montserrat en Catalogne. Dans la prière et la retraite, il s'y consacre au Christ, puis il se rend non loin de là, à Manrèse, où il vit inconnu en pratiquant de terribles pénitences et où il paraît avoir été élevé aux plus hauts états mystiques. Après la conversion de Loyola, les faveurs mystiques de Manrèse, mystérieuses, elles aussi, représentent la seconde étape de sa vie, et c'est là sans doute qu'il conçut pour la première fois les *Exercices spirituels*. Mais ses projets demeurent vagues: il sait bien maintenant qu'il est appelé au service de Dieu et du prochain, il ignore encore sous quelle forme. En 1523, non sans peine, il fait un pèlerinage à Jérusalem, et il semble avoir eu l'intention de se fixer en Terre Sainte pour y travailler à l'évangélisation des Musulmans, alors maîtres du pays. Des circonstances défavorables l'obligent à abandonner son idée, et il doit entrer en Europe. Du reste, ces premières expériences lui ont montré qu'il ne possède ni l'autorité morale ni la formation intellectuelle nécessaires pour exercer l'apostolat auquel il aspire. Il comprend qu'il lui faut étudier afin d'être prêtre, car il n'y a pas d'autre moyen d'aider les âmes comme il le désire. Il étudie donc le latin à Barcelone. Mais cela ne suffit pas: il faut aussi être théologien. Iñigo passe donc à l'Université d'Alcalá, puis à celle de Salamanque. Ici et là, il connaît de grandes difficultés: ce vieil étudiant, qui vit de façon un peu singulière, qui porte un costume étrange et qui se mêle de diriger quelques consciences sans en avoir reçu mission, inspire des soupçons si graves qu'il lui arrive d'être mis en prison. On le prend pour un illuminé tout proche de l'hérésie. Ces obstacles inspirent à Iñigo une décision nouvelle: il part pour Paris, dont l'Université reste une des premières, sinon la première de l'Occident chrétien. C'est la troisième grande étape de sa vie.

Il y passera juste sept ans, de février 1528 à mars 1535. Il prend à Paris, après des études méthodiques, les grades universitaires qu'il juge indispensables. Ce n'est pas le plus intéressant. Deux choses sont à souligner surtout. La première, c'est que Paris est l'endroit où Iñigo prend véritablement contact avec la Réforme naissante, et mesure tout le danger de ce mouvement nouveau fait courir au catholicisme. En

même temps, ses relations avec des Espagnols et des Portugais établis en France attirent son attention sur les mondes exotiques que la vieille humanité est en train de découvrir. Cette double révélation le confirme dans sa volonté d'apostolat et lui fait comprendre les vastes dimensions qu'il faut donner à cet apostolat. La seconde chose capitale est celle-ci: c'est à Paris que saint Ignace (car il a maintenant changé son nom) fait la connaissance des hommes qui formeront le premier noyau de la Compagnie de Jésus encore dans les limbes: un Savoyard, Pierre Favre, un Portugais, Simao Rodriguez, un Navarrais, François de Xavier, et trois Castellans, Diego Lafnez, Alonso Salmerón et Nicolás Bobadilla. Avec eux, le jour de l'Assomption de l'année 1534, il monte à Montmartre, où s'élevait une petite église commémorative du martyr de saint Denis, et tous ensemble ils prononcent trois vœux: vœu de pauvreté, vœu de chasteté, vœu d'aller à Jérusalem pour y travailler à la conversion des Infidèles, et, si l'entreprise s'avère impossible, de se remettre entre les mains du Pape qui leur fixera une mission. On voit facilement comment de «vœu de Montmartre», comme on l'appelle traditionnellement, constitue un événement décisif: la Compagnie de Jésus n'existe pas encore sous la forme qu'elle revêtira plus tard, et cependant on peut dire qu'elle est déjà née.

En fait, comme il fallait le prévoir, l'entreprise de Jérusalem s'avéra impossible. Sauf Favre, qui était déjà prêtre, les membres du groupe se firent conférer le sacerdoce, mais il y eut alors dans leur activité, du moins à nos yeux, une espèce de flottement jusqu'au moment où le pape Paul III les accueille à Rome et leur conseille de renoncer à leurs projets lointains pour évangéliser l'Italie elle-même. Nous sommes arrivés à l'année 1539. Les paroles du Souverain Pontife amènent les compagnons à envisager la fondation d'un véritable Ordre religieux. Cet Ordre sera un Ordre essentiellement apostolique, dont l'activité parmi les fidèles et les infidèles n'aura d'autres limites que les desseins et la volonté du Pape. Celui-ci approuve le projet et en 1540, le 27 septembre exactement, il signe la bulle *Regimini militantis Ecclesiae*, où l'on a vu à bon droit la «charte romaine» de la Compagnie de Jésus. Élu supérieur, Ignace la gouvernera sans interruption et sans quitter Rome jusqu'à sa mort le 31 juillet 1556. C'est la dernière et la plus longue étape de sa carrière terrestre. Ce n'est certes pas la moins importante: durant ces quinze ans, il échève de fonder la Compagnie en lui donnant sa règle et ses Constitutions, en la pénétrant de son esprit, en dirigeant les débuts de sa multiplication et de son expansion en Europe et hors d'Europe. Mais, dans un exposé nécessairement limité, c'est peut-être la période sur laquelle on peut passer le plus rapidement, car maintenant c'est la Compagnie qui passe au premier plan, et, si saint Ignace reste son chef,

c'est d'abord pour la servir afin de servir Dieu. Désormais sa personne s'efface derrière son oeuvre.

Cette oeuvre, il me faudrait plus de temps que je n'en dispose pour l'évoquer convenablement. Il me faudrait plus de temps aussi pour parler des fameux *Exercices spirituels* par lesquels saint Ignace, de son vivant et après sa mort, a formé tant de générations de Jésuites et de chrétiens. On a vu du moins, très sommairement, ce qu'a été la courbe de sa vie. Il n'est pas facile de discerner ce qu'était l'homme. De prime abord, il y a chez cet hidalgo basque doué d'une volonté qu'on peut dire implacable une rudesse et une sévérité qui attiraient peu. On a l'impression qu'il ne savait guère sourire, et l'on ressent quelque effroi devant une autorité qui se faisait sentir parfois sans ménagement. Ignace était un converti, et les convertis sont volontiers tentés de donner aux exigences de la vie chrétienne un visage plus austère qu'il n'est besoin. Mais il faut dominer le premier mouvement et approcher sans crainte. On découvre alors un tempérament d'une exceptionnelle sensibilité (il avait le don des larmes), un coeur tendre et délicat, un sens profond de l'humanité, un humour savoureux, et, derrière une apparente rigidité, une souplesse intellectuelle qui lui permettait de s'adapter aux circonstances les plus imprévues et un esprit réaliste toujours soucieux d'obéir aux leçons de l'expérience. Seulement, il y avait des limites qu'il ne pouvait franchir et des points sur lesquels il était contraint de rester intransigeant, parce qu'il faisait toujours passer avant toutes choses le service de Dieu et des âmes. C'est ce trait fondamental qu'il ne faut pas oublier, c'est celui qui fait sa grandeur, et c'est dans cette perspective qu'il faut voir l'homme pour le comprendre pleinement et le juger avec équité.

Robert Ricard

FALLECE EL POETA SALVADOR MICHELENA

Menudo, de conversación apasionada, de ingenio rápido y chispeante, amigo de la polémica para la que le brotaban argumentos y defensas, el franciscano padre Salvador Michelena poseía madera de poeta, de rapsoda, de fogoso predicador, de sesudo escritor, de original ensayista. Todo cuanto le rodeaba pasaba por el tamiz de su personalidad, adquiriendo nuevos contornos. Cuando más se esperaba de su experiencia y de su erudición, falleció en Suiza mientras se dedicaba a la difícil y meritoria labor de capellán de emigrantes españoles.

Michelena fue un talento precoz. A los veinte años — saturado de lecturas de las más diversas procedencias y direcciones — poseía un rico acervo de conocimientos y un enfoque juicioso de las situaciones. Afe-

rrado a sus convicciones adquiridas mediante una persistente meditación, sus coloquios, sus sermones, sus conferencias, se revestían de originalidad y de inesperadas reacciones.

Mezcla de músico y poeta, adaptó varias melodías vascas a sentidísimos versos en euskera por él redactados, que constituyen el librito *Arantzazu'ko ogei kantak*, hoy en boca de miles de personas, y que se cantan no sólo en diversos templos del País, sino hasta en el seno de los hogares y hasta en el calor de las sobremesas de amigos.

Salbatore Michelena publicó cuatro obras:

1) *Arantzazu. Euskal sinismenaren poema*. (Editorial Aránzazu. 1949. 248 págs., y 15 melodías populares para cantar las diversas poesías del poema).

La historia y la leyenda, la fantasía y las consejas populares, el drama y la épica, el romanticismo y el símbolo, la lírica y la dialéctica se abrazan fraternalmente en estos versos, a través de los cuales Aránzazu es el símbolo de las vicisitudes del País vasco, tanto en los vaivenes de su piedad cuanto en los heroísmos de sus aguerridas huestes o en las pasiones de sus conquistadores ultramarinos. Dudo que la poemática vasca haya ofrecido un conjunto de tan soberbia construcción estructural y de tan sensible versificación como la obra de Michelena, a la que se semejan – dentro de sus básicas diferenciaciones – *Euskaldunak* de Orixe, y *Elorri* de Gandiaga.

2) *Ama-semeak Arantzazuko kondairan* (Editorial Aránzazu. 1951. 264 págs.)

Historia en vascuence del Santuario de Aránzazu. Michelena aprovecha la oportunidad de su redacción para exponer en torno al Santuario y al pueblo vasco sus propias interpretaciones, en las que asoma un corazón extremadamente apasionado de todos los valores de su región. Su lenguaje – claro y conciso, poético y sahumado de sentido popular – puede servir de ejemplo de un euskera límpido y elegante, al mismo tiempo que asequible y musical.

3) En 1955 publica *Arraun ta Amets* (Editorial Itxaropena. Zarauz. Colección Kuliska Sorta, núm. 7-8).

Es un volumen de poesías independientes, ardientes como todas las composiciones de Salbatore, de un hondo sentimiento popular, en una línea que hoy se llamaría de poesía social. La gran cualidad positiva de Michelena era su adaptación al menester cotidiano del labrador, del pescador, de la mujer hogareña; todos le entendían y todos quedaban prendados de la hermosura del euskera cuando él lo torneaba tan magistral-

mente. Sabía concretar la fuerza de su pensamiento en unos sentidos versos, con los que frecuentemente coreaba su predicación. Las composiciones de sus mozos años —hay algunas de sus 16 años— patentizan su predisposición para la poesía y su audacia en la búsqueda de formas y de conceptos nuevos en nuestra producción poética.

4) *Unamuno ta Abendats. Bilbotar filosofuaren eta Euskal-Animaren jokerei antzemate batzuk.* (Bayona, 1958. 178 págs).

Tras haber navegado con buen rumbo por la Historia, el poema y el verso, se lanza decidido al ambicioso ensayo. Elige para guía material al también vasco Unamuno, a quien aprecia singularmente, y con quien —aparte de su adhesión a la fe— posee en común algunas cualidades, como el disconformismo, el anhelo de interpretación personal, la valentía en oponerse a sus contradictores de pensamiento, la pasión en la defensa de sus ideales, y un deje de polémica.

Dedica el libro a Lizardi, en el 25 aniversario de su muerte. Como Lizardi, con el corazón dolorido y nostálgico; desde el otro lado del Atlántico, desparrama sus sentimientos y sus anhelos, sus críticas y sus aplausos, sus gozos y sus desalientos en torno al País Vasco. Michelena demuestra sus enormes posibilidades de hondo ensayista, y su rara intuición de poder manifestar en un vascuence inteligible los más recónditos e inmateriales estados del espíritu, al mismo tiempo que la adaptación a nuestra milenaria lengua de toda la terminología especial que exige un ensayo filosófico-literario.

Fray Salvador Michelena tuvo su obra apasionadamente amada, concreción de sus más nobles sentimientos y de sus ideales más personales: un drama, en catorce cuadros, escenificado y representable, como una tragedia griega, con fondo de coros y participación del alma del pueblo. Para conocer toda la personalidad de Michelena, habría que gustar de su recitación personal de este drama, en la que ponía un acento de sincera pasión según las vicisitudes de cada personaje.

Michelena nació en Zarauz, el 18 de enero de 1919. Falleció el 20 de diciembre de 1965. Sus restos fueron trasladados a Aránzazu, a la sombra de la Señora a la que cantó y amó con veracidad; recibió homenajes póstumos en Zarauz y Aránzazu, y la prensa regional le regaló sentidas y numerosas crónicas.

Toda su formación la adquirió en la Orden Franciscana, en la que ingresó el 4 de agosto de 1935, al vestir el hábito del Pobrecillo en su villa natal. Ejerció su apostolado sacerdotal en todo el País Vasco. En 1954 fue destinado a Cuba y Uruguay. Laboró con el «Equipo Misionero

de América» en varios países centro-americanos. Dedicó varios de sus últimos años a los emigrantes españoles en Suiza.

Su obra ocupará un buen lugar en la literatura euskérica.

P. A.

(Fray Pedro de Anasaásti)

DOCUMENTOS DE KIRIKIÑO

Es de esperar que con motivo del centenario del nacimiento del gran escritor vizcaíno don Evaristo de Bustinza («Kirikiño» en las letras vascas), la prensa y revistas del País dedicarán muchos y buenos artículos y trabajos en su homenaje. Sea el más modesto de todos ellos la presente nota con los extractos de las partidas de nacimiento, casamiento y fallecimiento del ilustre hijo de Mañaria, que me han sido facilitados por mi buen amigo don Agustín de Cortázar, párroco de Mañaria.

1. Nacimiento.

En la Anteiglesia de Mañaria, á veintiseis de Octubre de mil ochocientos sesenta y seis Yo D. Nicolás José de Ascuenaga, Cura de la Parroquia de Mañaria, Bauticé solemnemente á un niño á quien puse por nombre *Evaristo*. Hijo legítimo de Carlos Bustinza y de Juliana Lasuen naturales de Mañaria y Abadiano respectivamente. Abuelos paternos don Lorenzo y D.^a Maria Manuela y maternos D. Francisco y D.^a Antonia.

2. Casamiento.

En la Anteiglesia de Mañaria, provincia de Vizcaya, á veinticinco de Septiembre de mil novecientos nueve, Yo D. José M.^a de Ibieta, casé por palabras de presente y velé de una parte á D. Evaristo de Bustinza y Lasuen, soltero, natural y feligrés de este parroquia, de cuarenta y tres años de edad, hijo legítimo de D. Carlos y D.^a Juliana; y de la otra D.^a Basilia Bustinza y Ocerin, soltera, de veinte años de edad, natural y feligresa de esta Parroquia, hija legítima de D. Felix y de D.^a Marcelina.

3. Fallecimiento.

En la Anteiglesia de Mañaria, provincia de Vizcaya, á uno de Febrero de mil novecientos veintinueve, Yo D. Leonardo Goiti, Cura de Mañaria mandé dar sepultura eclesiástica al cadáver de D. Evaristo Bustinza y Lasúen, natural de Mañaria, hijo legítimo de D. Carlos y de D.^a Juliana. Falleció, según certificación facultativa á las cinco de la mañana del día de ayer en la casa Zumelaga de esta Parroquia á conse-

cuencia de Arterioesclerosis. En el acto del fallecimiento se hallaba casado con D.^a Basilia Bustinza y Ocerin.

H. V. B.

UN ENTRONQUE DEL APELLIDO LEGAZPI

En el fondo *Jesuitas* de la Real Academia de la Historia, tomo 13, núm. 8, se encuentra un impreso del siglo XVII, de dos hojas, en el que se nos ofrece la genealogía de don Tomás Manuel de Echeverría Legazpi, Oficial de la Secretaría de Estado de la negociación del Norte, publica con motivo de la pretensión por parte de don Tomás del hábito de Calatrava.

Don Tomás había nacido en Madrid y era hijo de Tomás Felipe de Echeverría Legazpi, del Consejo Real en el Tribunal de Contaduría Mayor, natural de Madrid, y de doña Ana Petronila Rodríguez Florian. Por lo que afecta a sus apellidos paternos, es de notar que también su abuelo paterno, era natural de Madrid. Casó con la madrileña doña María de Barreda y fue ayuda de Cámara del Archiduque Alberto y del infante Don Carlos. Gentilhombre de la casa del infante Don Fernando. Sin embargo, su ascendencia remonta al País Vasco, ya que expresamente se menciona su oriundez de Villarreal de Urrechua, y de las casas de Echeverría y Legazpi. ¡Cuál era su vinculación con la estirpe del gran Adelantado de Filipinas?

Es curioso que no se le mencione para nada al exhumar el lustre del apellido en figuras de cierto relieve. Entre éstas aparecen el benedictino fray Juan de Legazpi, Abad de San Salvador de Cornellana y de San Esteban del Sil, predicador en ejercicio de Su Majestad y hermano entero del pretendiente Tomás Manuel de Echeverría Legazpi. También aparece el Doctor Juan Bautista de Echeverría Villarreal, bisabuelo paterno, médico de Cámara de Su Majestad, del Archiduque Alberto y de la Infanta Isabel Clara Eugenia, y anteriormente (1565) médico de la Inquisición de Granada. Un hermano de éstos, el Doctor Antonio Villarreal fue catedrático de Sagrada Escritura en la Universidad de Valladolid y anteriormente canónigo magistral de Segovia. Tales noticias incitan a nuevas investigaciones. El apellido Legazpi se adorna con nuevos florones. Baste por hoy el registrarlos.

J. Ignacio Tellechea Idígoras

OTRA INTERPRETACION DE UNA FRASE VASCA RECOGIDA POR EL PEREGRINO VON HARFF

En peregrino alemán Arnold von Harff, de Colonia, pasó por el País Vasco entre 1496 y 1499, entrando por la Baja Navarra y siguiendo por Pamplona hacia Logroño, para seguir su viaje a Compostela.

A su regreso entró por Alava, pasando a Guipúzcoa, y saliendo por Laburdi.

A su paso por Navarra, y tal vez antes de llegar a Pamplona, recogió varias palabras vascas que figuran en la narración de su viaje. y entre ellas una frase completa en euskera, pero mal transcripta que por su dificultad ha dado lugar a varias interpretaciones.

Tropezó inmediatamente con la dificultad de nuestro idioma pues reconoce que «en el País Vasco tienen una lengua particular que es muy difícil de escribir y de la que he conservado algunas palabras como las que voy a escribir».

Así vemos que, por ejemplo, nos transcribe «Hytzokosanma» por «etxejoauna».

Otras veces amonтона dos o tres sílabas como por ejemplo «Gangon dissila» que traduce al alemán «Cheue dir guden morgen» (que Dios te dé buenos días) pues en «Gangon» ha reunido probablemente Jainkoak egun on dizula.

Otras veces separa las sílabas de las palabras. En otras olvida copiar sílabas y hasta algunas palabras completas como en una frase que ha sido interpretada por varios filólogos y entre ellos Julien Vinson, Henry Gavel, Eneko Mitxelena (Justo Gárate) y Luis Michelena, y ahora añadiremos nuestra explicación. He aquí la frase:

SCHATUNA NE TU SO GAUSA MOISSA que a nuestro juicio sería
NESCATUA NAI DUZU (nerekin egon) GAU OSOA GOIZA (raño).

El viajero tradujo la frase vasca por:

«SCHOIN JONFRAU KUMPT BIJ MICH SLAFFEN (Bella joven ven conmigo a dormir).

La traducción como se ve, no es textual a la frase vasca puesto que ésta, según nuestra interpretación supliendo las sílabas que ha omitido y las dos palabras que nosotros añadimos y que el viajero olvidó reproducir:

«MUCHACHA, QUIERES (estar) CONMIGO TODA LA NOCHE HASTA LA MAÑANA?»

Eneko Mitxelena en su muy interesante obra «Viajeros extranjeros en Vasconia», pág. 67 Editorial Vasca Ekin, Buenos Aires 1942 nos dice que «Este original peregrino era muy sensible a los encantos del bello sexo y que apuntaba la frase que antecede, en los idiomas de los países que recorrió en sus peregrinaciones a Jerusalén, Compostela, Roma, etc.»

En la edición completa del viaje editada en 1860 en Colonia, en

el dialecto medieval de esta ciudad, aparecen las frases que con las que hemos citado pudieran compararse hasta hallar el sentido de la frase vasca según la recogió el viajero. Pero creemos que no vale la pena dedicar más tiempo a una salida impertinente como fue la del imprudente viajero que, por lo visto, tenía poco de devoto peregrino.

I. L. M.

ZABALETA-LEGAZPI

Esos dos apellidos aparecen entroncados en nuestras líneas genealógicas más destacadas. Y aunque se haya mencionado en último lugar el de Legazpi, no quiere eso decir más, sino que el último será el primero. Resulta además que casi todo lo de este último linaje es sobradamente conocido, en tanto que no lo es tanto cuanto al linaje de Zabaleta se refiere.

Uno de los eslabones de la cadena estaba constituido por Santuru de Zabaleta y Beidacar, llamado por su estatura o por la de alguno de sus antepasados LUZE y por nombre, como queda expresado SANTURU, que, a través del genitivo SANCTORUM, desemboca en SANTOS.

Ya él mismo tuvo personalidad *robusta*, con lo que naturalmente hacía honor a su probable corpulencia, que no le habría venido demasiado bien a quienquiera que se le enfrentase, como tuvo ocasión de entrar en cruenta lid otro antepasado suyo. Y fue desde luego hombre de armas tomar, como lo registra la historia del siglo XVI.

Más popularidad llegó a alcanzar quizá su hijo, Juan de Zabaleta, que es el autor de *El Día de la Fiesta en Madrid*, libro sin duda muy leído antes, pero hoy casi olvidado por todos. Su madrileñismo estribaba en su condición de hijo de la corte a diferencia de su padre que era hijo de Villarreal de Urrechua.

A todo esto no he dicho por dónde viene la vinculación Zabaleta-Legazpi que es absolutamente diáfana, ya que proviene de un Juan de Zabaleta y Aguinaga que casó en segundas nupcias el 17 de abril de 1529, con María Joaniz de Zabalo y Legazpi, nieta paterna de los abuelos, también paternos, del conquistador de Filipinas.

Viene ahora a mis manos el testamento de doña María Josefa de Zabala y Zabala, mujer legítima de don Cristóbal de Gabiria y vecina de la villa de Vergara, que se declara poseedora de cuantiosos bienes entre los que figuran los herederos de su padre el capitán Santos de Zavala. Ordena que su cuerpo sea depositado «con toda llaneza y sin género de ostentación» en el Convento de la Trinidad y que luego

«quando se les yciere oportunidad» a sus testamentarios, lo trasladen a la sepultura familiar en la parroquia de San Pedro de Vergara.

F. A.

ADRIAN DE ELOSU

En el inmenso repertorio de apellidos vascos de la diáspora, hemos topado con Adrián de Elosu, autor en 1690 de un memorial impreso a favor de las danzas del Corpus Christi de Sevilla. Con numerosos ejemplos del Antiguo Testamento ilustra el valor religioso de la danza, para con ello justificar la existencia de danzas especiales sevillanas en la gran solemnidad eucarística. El impreso, de 12 hojas, se encuentra en la Real Academia de la Historia, fondo *Jesuitas*, tomo I, núm. 24.

En el mismo fondo, tomo II, núm. 24, se encuentra un Memorial del Cabildo de Granada sobre la elección de un segundo patrono de la ciudad —el primero y tradicional era San Cecilio— en la persona de San Juan de Dios. En la aprobación eclesiástica aparece de nuevo Adrián de Elosu, dándonos una pequeña pista de su paradero: firma su aprobación el 14 de abril de 1692 en Sevilla, en calidad de Maestro de Cereemonias de la Santa y Patriarcal Iglesia Metropolitana de Sevilla. Sirva esta primera pista para la identificación de este personaje cuyo apellido denuncia su procedencia guipuzcoana.

I. T.

IZTUETA

Este Boletín ha publicado la traducción al castellano del Prólogo del *Guipuzcoaco dantza gogoangarrien condaira* de Iztueta, verificada por R. Bozas-Urrutia. Preceden a la traducción numerosas reflexiones, que Bozas-Urrutia titula modestamente intrascendentes, acerca de la traducción y traductores. Esta introducción es un verdadero regalo para los aficionados a la Bibliografía y Literatura vascas, y más de un lector habrá saboreado con interés el trabajo, lleno de erudición bibliográfica y estimables sugerencias.

Creo que en la bibliografía de Iztueta merece tenerse en cuenta su correspondencia con Ulíbarri, que figura copiada por el vascófilo alavés en su manuscrito *Gutun Liburua* y se publicó en este Boletín (*Del Epistolario inédito del Herrador Bascófilo de Abando. Correspondencia de Juan Ygnacio de Iztueta y José Pablo de Ulíbarri Galindez*, BAP XVIII [1961] pp. 313-321, y las correcciones en la nota núm. 4 de «*Ulíbarri euskaltzaleak Luno'ko Aita Mariano Kaputxinuari egin eutson eskutitza 1826'an*», en «*Euskera*» VII [1962] p. 132).

H. V. B.

UN CAMBIO DE APELLIDO POR TRADUCCION:
INCHAUSTI-NOCEDAL

Juzgo interesante para la historia de la lucha de idiomas en nuestro país el caso que voy a presentar de un cambio de apellido por traducción del vascuence al castellano. Tuvo lugar en las Encartaciones de Vizcaya, dentro del municipio de Sopuerta, en su barrio de Carral, en la primera mitad del siglo XVIII. Puede verse en el libro 5 de bautizos de la parroquia de San Martín de Carral y confirmado por dos veces por cierto.

La primera vez es en 1735. El 4 de abril de dicho año fue bautizado un niño, a quien se puso por nombre Bartolomé, hijo legítimo de José de Inchausti y de Zezeilia de las Rivas. Fueron sus abuelos paternos Domingo de Inchausti y María de Uriarte, vecinos de la anteiglesia de Arrazua, y maternos José de las Rivas y Micaela de Galdames, vecinos de Sopuerta. Estos fueron los datos registrados en la partida en su día. Pero una mano posterior tachó los dos Inchausti del padre y del abuelo paterno y en su lugar, entre renglones encima, escribió por dos veces Nozedal, y al pie de la partida dio con un «passe» por válidas ambas enmiendas.

Al año siguiente, 1736, a seis de diciembre, se registra el bautizo de otro hijo del mismo matrimonio, llamado Nicolás, y los datos de los padres se repiten como en la primera partida: José de Inchausti y Domingo de Inchausti, sin tachadura ni enmienda.

Pero el año 1738, al nacer una hija, bautizada con el nombre de Jacinta, los nombres de los padres se inscriben sencillamente en el sentido de la enmienda primera: José de Nozedal y Zecilia de las Rivas, y los abuelos paternos son Domingo de Nozedal y María Uriarte. Tenemos ya el cambio confirmado y plenamente sancionado: un Inchausti, natural de Arrazua, en donde el apellido perdura aún y es numeroso, emigra a las Encartaciones, y a la segunda generación trueca su apellido por el de Nocedal, que viene a ser la traducción castellana de aquél, y que ya existía en Sopuerta y sus cercanías como apellido y como topónimo. En el bautizo de Jacinta actuó de padrino un Gregorio Nozedal.

El cambio hubo de decidirse entre el segundo bautizo y el tercero. La enmienda de la primera partida pudo haberse hecho ya antes, ya después de la inscripción del bautismo de la hija nacida en tercer lugar del matrimonio Inchausti-Rivas. La segunda partida queda intacta.

¿Cuál pudo ser el motivo del cambio? Tal vez el conocimiento de la sinonimia de ambos apellidos saltó casualmente en la intercomunicación de ambas familias emparentadas, y de ahí partiera la decisión, apo-

yada posiblemente por el padrino del último de los bautizos. Yo me atrevería a formular otra hipótesis que, si se realizara, podría ser un dato confirmatorio de la tesis de Trueba, expuesta por Ladislao de Velasco en su obra *Los Euskaros en Alava, Guipúzcoa y Vizcaya* (1879), p. 485, según la cual muchos topónimos de las Encartaciones son traducidos del vascuence.

En un lugar inmediato a una zona donde la toponimia vasca es abundante, y en cuyas inmediaciones se hablaba vascuence el siglo XVIII, y cerca de Sopuerta, existe un topónimo Nocedal, que bien pudo ser conocido con nombre vasco y castellano: Nocedal e Inchausti. Casos así se han dado y se dan actualmente. Tenemos en las inmediaciones de Bilbao un Puentenuevo y un Zubibarra, un Dos Caminos y un Bidebieta, éste antes documentado que aquél, aunque después de la construcción del ferrocarril Bilbao-Castejón, haya prevalecido Dos Caminos, que es el nombre que lleva una de las estaciones. Por el Duranguesado tenemos un Pilastra y un Arriandi (y recientemente un colaborador de esta revista nos ha sorprendido con el descubrimiento de que el Manzanares madrileño debe de ser una traducción del vasco Sagasti).

Este pudo ser el caso de Nocedal-Inchausti, de Ortuella-Santurce, que provocara el conocimiento de la sinonimia de ambos apellidos y decidiera el cambio que comentamos.

El apellido Nocedal, aunque no muy abundante, también ha pervivido en Sopuerta. A los cincuenta años del hecho que referimos, hubo en Carral precisamente un párroco de apellido Nocedal, quien, según referencia que me da el actual párroco de Mercadillo (Sopuerta), don Francisco de Errazti, fue tío abuelo del famoso político integrista don Cándido Nocedal, natural de La Coruña, pero oriundo de las Encartaciones de Vizcaya, aunque no parece haber sido sucesor directo de los Inchausti-Nocedal nuestros.

L. de A.

EN TORNO A PEDRO DE MADARIAGA

Me tomo la libertad de prevalerme de mis privilegios de corrector de pruebas para hacer un brevísimo comentario sobre alguno de los puntos tocados por Lino de Aquesolo en el artículo que en este mismo fascículo del BOLETIN dedica a ese ilustre arratiano, artículo tan interesante y erudito como todos los suyos, aunque menos polémico que muchos de ellos.

Por amor a la exactitud más que por un prurito — que en este caso no tendría sentido alguno — de apuntarme la prioridad, quiero indicar

que no es del todo exacta su afirmación de que «nadie se ha preocupado de identificar y de buscar en el mapa de Arratia ni ese *Oa* ni ese *Axmutil*, que tan familiares hubieron de ser al joven profesor de Valencia y cuyo paisaje aún llevaba profundamente grabado en sus pupilas desde los años de su más tierna infancia».

Aunque en este rincón montañés me veo obligado a citar de memoria, creo que fue en la reseña que aquí mismo (10, 1954, p. 379-386) publiqué del libro póstumo de Amado Alonso, *De la pronunciación medieval a la moderna en español*, donde incidentalmente me referí a la etimología (*alba*) propuesta para *Oba* por don Ramón Menéndez Pidal, en *Orígenes del español*, en mi opinión nada acertada, y como prueba adicional mencionaba el hecho de que todavía en el siglo XVII y para un arratiano la pronunciación era *Oa*, no *Oba*.

Bien es verdad que, aunque soy más sedentario que nómada, no tuve que buscar nada en el mapa, porque pasé hace años unos pocos días muy agradables y muy pacíficos cerca de *Oba* y al pie del *Axmutil*, aunque la razón de mi estancia no fuera demasiado pacífica.

En la misma reseña traté también de defender a nuestro Madariaga de los comentarios nada elogiosos que le dedicó Amado Alonso. Aduje para ello el hecho, que considero todavía perfectamente bien establecido, de que sus demasiado breves alusiones a la pronunciación vasca de aquel entonces dan buena prueba de sus dotes de observador. Pero, al volver ahora a leer alguna de sus confusísimas disquisiciones ortográfico-fonéticas en el artículo de Aquesolo, no puedo menos de comprender la irritación que ante ellas hubo de sentir el lamentado lingüista navarro.

No terminaré esta nota sin señalar que estoy de completo acuerdo con las atinadas observaciones del articulista sobre la existencia de algunos, acaso bastantes, libros vascos impresos en el siglo XVI que han desaparecido sin dejar noticia.

Es esta una convicción que van reforzando datos sueltos procedentes de fuentes muy diversas. Para limitarnos a Navarra, basta con recordar la publicación todavía reciente de Angel Yrigaray en *Principe de Viana* en la que daba a conocer fragmentos de un catecismo navarro muy antiguo: tanto da ahora que se trate del de Elso o de cualquier otro. En *Textos arcaicos vascos* reproduce, según Vinson (y el texto que éste da es puntualmente exacto, como he podido comprobarlo después gracias al desinterés del padre Policarpo de Iraizoz), un *Credo*, alto-navarro a juzgar por las apariencias, que apareció en *Symbolum Apostolorum diversis nationum linguis expressum*, Roma 1614. No parece demasiado

verosímil que el compilador de esta obra hiciera traducir el texto a algún vasco que topara a mano; es mucho más probable que acudiera a una fuente escrita, que sería naturalmente algún catecismo de que hoy no tenemos noticia o que, al menos, no conocemos directamente.

Se han buscado textos vascos antiguos en lugares muy diferentes, pero no parece que hayan sido buscados en Roma o, de una manera más general, en Italia: al menos, no sé de ninguno que haya sido encontrado allí. Y, con todo, ¿sería una suposición tan descaminada la de pensar que precisamente allí, en los siglos XVI-XVII, pudiera haber ido a parar algún escrito vasco, sobre todo de carácter religioso? Yo creo que no, pero sólo una investigación nos pondría en situación de confirmar o de refutar tal hipótesis.

L. M.

EL LLANTO DE MARIA PARDA

Con ocasión de una conferencia en Oporto el año pasado, desarrollando el tema «Afinidades vasco-portuguesas» tuve necesidad de una alusión al *Pranto de Maria Parda*, el diálogo imaginado por Gil Vicente entre la lisboeta aficionada a empinar el codo y la desenfadada tabernera vizcaína establecida en Lisboa a fines del siglo XV o principios del XVI, que rehusa fiarle vino. Realizar la cita exacta, en lengua portuguesa, parecía sencillo a primera vista, pero en la práctica no me resultó así. Es un dato más, revelador del mutuo desconocimiento de las dos literaturas: la española y la portuguesa. La transcripción tuve que realizarla en el mismo Oporto, en la notable biblioteca de mi amigo el doctor don Fernando de Castro Pires de Lima. Creo interesante publicar la versión portuguesa del pintoresco lance imaginado por el gran poeta y dramaturgo portugués, que, de paso, descubre activas relaciones marítimas entre vascos y portugueses a fines de la Edad Media y principios de la Moderna.

PRANTO DE MARIA PARDA

por que vio as ruas de Lisboa como tão poucos
ramos nas tavernas e o vinho tão caro, e ella
não podia viver sem ella.

Pede fiado á Bizcaïinha

O'Senhora Biscaïinha,

Fiae-me canada e meia,

Ou me dae hũa candeia,

Que se vai esta alma minha.

Acudi-me dolorida,
 Que trago a madre cahida,
 E çarra-se-me o gorgomilo
 Emquanto posso engoli-lo,
 Soccorei-me minha vida.

Biscaïha
 Não dou eu vinho fiado,
 Ide vós embora, amiga.
 Quereis ora que vos diga?
 Não tendes isso aviado.
 Dizem lá que não he tempo
 De pousar o cu ao vento.
 Sangrade-vos, Maria Parda;
 Agora tem vez a Guarda
 E a raia no avento.

madre = útero, matriz; gorgomilo = garganta; Sangrade-vos
 = sacad el dinero.

J. A.

UN CUENTO DE GRIMM EN NUESTRA LITERATURA ORAI

El Padre Donosti publicó dos versiones de un cuento de Grimm que recogió en Oronoz (*Apuntes de Folklore Vasco*, BAP VII 1951 pp. 25-39), que incluí en mi *Literatura Oral Euskérica de la Comarca Bidasotarra* [n.º 6 «Amak il nau» y n.º 7 «Mixi marrau»] («El Bidasoa» núm. 705: 14-II-1959).

José María Satrústegui acaba de publicar en el último número de este BOLETIN otras dos versiones del mismo tema, obtenidas en Urdiain, Navarra (*Versión popular Vasca de un cuento de Grimm*, BAP XII [1965] pp. 282-291).

A raíz de la lectura de las dos versiones de Oronoz localicé en Irún otra del «Mixi marrau», que obtuve de una relatora del barrio de Katia, la señora Sabadiña Ribera Aramburu, poseedora de un riquísimo acervo del folklore irunés. La recogida se originó al leerle el «Mixi marrau» de Oronoz y la verifiqué el 15 de julio de 1959 según mi ficha (conf. art. cit. [n.º 59 «Amak egin niñuen»] «El Bidasoa» núm. 730: 8-VIII-1959); y hasta ahora no se me ha presentado ocasión de darlo en publicaciones de cultura.

He aquí el texto de la recogida:

*Nere amak aur ttikiya besuan
artuta lo egitteko kantatzen
ziyon:*

*Amak egin niñuen
Attak il niñuen
Arreba Maxepatxok [Mari-Joxepatxok]
Pixtu egiñ nauen.»*

Sigue el canto con un tarareo de zortziko sin interés para el texto.

Creo que tiene razón Satrustegui al decir que se trata de un cuento muy generalizado en el País Vasco. Una recogida sistemática (p.ej. a base de métodos de trabajo como los que emplean los folkloristas finlandeses especializados en estas manifestaciones de las literaturas populares) permitiría seguramente ampliar las localizaciones en otras áreas geográficas para confeccionar mapas que permitiesen exponer los lugares de expansión y persistencia con las diversas variedades y otras manifestaciones de este cuento en nuestro idioma por toda Euskalerría.

H. V.B.

*EXPEDIENTES GUIPUZCOANOS EN LA REAL
CAMARA DE CASTILLA (1807)*

El repaso de miles de expedientes del fondo de Consejos Suprimidos del Archivo Histórico Nacional, exactamente del de la Real Cámara de Castilla en 1807, me puso en las manos varios relacionados con Guipúzcoa que puede ser útil reseñarlos brevemente:

Legajo 8527:

- n. 539. A. Arizmendi sobre supresión de Facultades Literarias y su reducción a la de Valladolid.
- n. 608. El Corregidor de Guipúzcoa cumpla lo que se manda a instancia del convento de San Bartolomé de San Sebastián.
- n. 1058. El Señorío de Vizcaya ejecute lo que se le manda a instancia de Joaquín Vicente de Laminaga.
- n. 1087. Pedro Domingo de Echeverría, vecino de Gaztelu (Tolosa) Cfr. Leg. 6529, n. 2366.
- n. 1269. Ayuntamiento de Cestona, sobre impuestos y la Convención.
- n. 1214. Pleito de Antonio Francisco de Echeverría, vecino de Deva, con Cestona, sobre derechos de molino (Duque de Granada).

Legajo 8528:

- n. 1330. Joaquina Barroeta de Marquiña.
- n. 1802. Pleito sobre bienes de José Joaquín Mendizábal, de Villafranca de Oria.
- n. 1819. Pleito de Motrico.
- n. 1820. Pleito Altuna-Errazquin.
- n. 2019. Recurso del párroco de Azpeitia, Ignacio Odriozola.

Legajo 8529:

- n. 2495. Francisco Balanzategui, vecino de Mondragón.
- n. 2738. Escribanías de Durango.
- n. 2855. Juan José Michelena, de San Sebastián, sobre pago de obras.
- n. 3046. José Ventura de Aranda, de San Sebastián, y el Convento de San Telmo.

Legajo 8530:

- n. 3682. Manuel Ignacio Aizpuru, abogado de los Reales Consejos (Villafranca de Oria).
- n. 3777. Vicente Antonio de Oquendo, abogado, vecino de Mondragón.
- n. 3805. Pedro Antonio de Zuloaga, Conde de Torrealta (Fuenterrabía) sobre bienes).

Legajo 8531:

- n. 3862. Dña. Micaela Idiáquez y Borja (Cádiz).
- n. 3954. Teresa Goicoechea, de San Sebastián, sobre deudas.
- n. 3955. Angel Arriola, de Placencia.
- n. 4226. El Gremio de mareantes de Motrico, sobre impuesto del pescado para obras del puerto.
- n. 4544. La villa de Berástegui sobre licencia para mercado público.

Legajo 8532:

- n. 4948. Lorenzo de Iraunza, de San Sebastián, sobre deudas.
- n. 5046. Juan Ignacio Gardoqui, Ministro del Consejo de Hacienda, sobre vales reales por muerte de Domingo de Acha.
- n. 5242. Antonio Angel Ventura de Arizmendi, escribano de San Sebastián.

n. 5285. Pleito de pago en vales o metálico entre Francisco de Urrutia Francisco Balanzategui (Mondragón).

n. 5329. Sobre pagos de censos de la ciudad de San Sebastián.

Legajo 8533:

n. 265. Juan de Dios de Landaburu (Cádiz).

n. 4159. Juan Carlos Dorronsoro, vecino de Medinasidonia.

Legajo 8534:

n. 2047. Miguel Antonio de Zumalacárregui, ministro de la Real Audiencia de Oviedo (Cfr. n. 2092).

n. 4297. Marcos Idígoras (Logroño).

El criterio seguido en la reseña rebasa los límites de lo guipuzcoano, y se extiende a lo referente a Vizcaya a algunas personas de apellido vasco.

I. T.

PASTOR VASCO Y PATRIARCA FABULOSO

Todo vasco que haya gozado de la oportunidad de hojear el delicioso libro «Mundo juvenil de Selecciones», edición de 1965 de *Selecciones del Reader's Digest*, habrá experimentado una gratísima sorpresa. Entre las excelentes colaboraciones que componen un libro ideal para niños — y no tan niños — hallamos una titulada «El Pastor Vasco y el Salmo del Rey David».

El pastor vasco es anciano y se llama Fernando. La acción, aunque no se especifique en el artículo, parece desarrollarse en los Estados Unidos, donde nuestros paisanos han demostrado una pericia y una paciencia inigualables en la cría del ganado ovino. «Se le tenía por uno de los mejores de la comarca».

Hasta aquí todo es normal. Pero James K. Wallace nos asegura que el viejo pastor era también «un patriarca que conocía todos los secretos y tradiciones de su oficio. Rezumaba las leyendas, los misterios y el fervor religioso de la tierra montañosa que le vio nacer».

El periodista acompaña una noche al anciano pastor, quien se desata «en una jerga que era mezcla de griego y vascuence» (¿acaso le sonaban iguales ambas lenguas?). Y Fernando va explicando, verso por verso, el salmo 23 de David, preciosa alegoría de la solicitud de Dios sobre sus «ovejas».

Es admirable que un pastor —al que se supone sin preparación cultural— pueda ser autor o adaptador de un tan bello poema bíblico al mundo real de su profesión. Porque en el comentario del anciano vasco se roza la sutileza filosófica, la alegoría poética, la sustancia teológica, la riqueza simbólica, la psicología humana, la perspicacia del conocimiento del mundo animal y de sus reacciones, la idiosincrasia bíblica, el escenario davídico...

Uno se pregunta: ¿Dónde lo aprendió el pastor? Quizás en la tradición familiar, en épocas en las que el tesoro cultural se heredaba junto al fogón familiar; quizás en la catequesis de adultos, de aquellos inolvidables párrocos de mentalidad pastoril y práctica; quizás en alguno de los libros vertidos al euskera o escritos por nuestros clásicos tan amantes del argumento escriturístico; quizás en las largas predicaciones cuaresmales tras las vísperas dominicales que constituían un auténtico espectáculo religioso-social hoy sustituido por el almuerzo tardío o el partido de fútbol.

Pocas veces hemos leído, en literatura extranjera, una página donde el elogio indirecto eleve más a la raza vasca, a su tradicional fe y a su raigambre pastoril.

P. A.

LA EXPRESION VASCA «AGUR» EN AUTORES CASTELLANOS

«Agur»

En la postdata a la carta enviada por Moratín a doña María Muñoz, dice a la hija de esta señora, de nombre Paquita a la que han creído identificar algunos críticos como a la protagonista de la obra teatral moratiniana *El sí de las niñas*.

«Paquita: si quisiera usted venir por el aire, a caballo en una buena bruja, vería usted una gran ciudad, iglesias magníficas, multitud de tiendas de todos géneros, una plaza atestada de gente por las mañanas, con tantas frutas, verduras, pescados fritos y crudos (...) Vea usted si la revuelta se encarga de traerla de la manera que le he dicho, y la acompañaré a ver estas cosas. Agur; cuide de su madre, y si don Santiago tiene juicio, dele usted memorias. Hoy, 5 de enero de 1813» (*Obras póstumas* [de Moratín] II, pág. 201. Conf. Juan de Dios Mendoza, S. J.: «Una leyenda en torno a Moratín», en «Razón y Fe» CLXII [1960] pág.s. 183-192, [en pág. 449]).

«Agur jauna»

«Moreto, poeta que más de una vez topó con los vizcaínos en sus obras y hasta en su vida, le hace hablar en vascuence a uno de sus graciosos [*El valiente justiciero*, BAP, 39, 348]:

Rey: *Idos presto.*

Perejil: *Agur jauna.*»

[Perejil, criado de Don Tello de Viscaya; el rey, Don Pedro] (conf. A. Legarda: *Lo vizcaíno en la Literatura castellana*, pág. 158).

También el Padre Isla se despide en algunas de sus cartas con el «Agur Jauna» (BAE, *Cartas familiares*, 15, 555, 560. Conf. R. M. de Azkue: *Morfología Vasca*, pág. 267. y A. Legarda: *Lo vizcaíno en la Literatura castellana*, pág. 158).

H. V. B.